**Buddy Holly : The Indispensable 1955-1959**

Posted by [Robert Sacre](https://jazzaroundmag.com/?author=4) on 19 oct 2020 in [CHRONIQUES](https://jazzaroundmag.com/?cat=9)

[Frémeaux et Associés](https://www.fremeaux.com/index.php?page=shop.product_details&category_id=81&flypage=shop.flypage&product_id=2000&option=com_virtuemart&Itemid=0) – Catalogue FA 5762



A priori, la question se posait de savoir si une chronique relative à un crooner blanc du Rockabilly et du Rock ‘n Roll des années 50 avait sa place dans JazzAround. Après écoute des 3 cds de ce coffret Frémeaux et Associés accompagné d’un livret très documenté de 24 pages dû à Bruno Blum, la réponse est « oui », tant Buddy Holly, au-delà de son charisme et de son succès avec « Peggy Sue » et la suite, était influencé par les rockeurs noirs comme Little Richard, Chuck Berry, Bo Diddley,….et même Ray Charles. De son vrai nom Charles Hardin Holley et né à Lubbock, Texas en 1936, Buddy Holly eut une carrière météorique, de 1955 à 1959, enregistrant en ce bref laps de temps 62 faces d’un rockabilly très rock and roll, aux racines R&B et même blues, avec un succès considérable, devenant la coqueluche d’une jeunesse conquise par son talent et son look de timide à lunettes. Mais la fatalité a voulu qu’il se tue dans un accident d’avion en 1959. Il avait seulement 23 an ! Il jouissait de l’estime de vedettes de la même époque comme Elvis Presley parce qu’il était très doué … Chanteur mais aussi guitariste talentueux et surtout compositeur (musiques et paroles), ce qui était moins courant dans le rock & roll. Il est devenu une légende et il le valait bien. Il avait été influencé par des bluesmen comme Arthur Gunter avec « Baby Let’s Play House » (1955) et par des rockers comme Bo Diddley avec ce titre éponyme de décembre 1956. On reconnaît aussi l’influence de Chuck Berry dans « Brown-Eyed Handsome Man » (1956) et celle de Little Richard dans « Ready Teddy » (1957). Beaucoup d’autres faces retiendront l’attention de ceux qui seront tentés par ce coffret où ils retrouveront bien sûr aussi « Peggy Sue » (1957) et « Peggy Sue Got Married » (1958) reparu post-mortem en 1959, remixé avec les Ray Charles Singers et le jazzman Panama Francis (dms)….. Nostalgie de bon aloi pour ceux qui ont connu cette époque et sans doute aussi pour beaucoup d’autres!

Robert Sacre

# Watch 1) Buddy Holly & The Crickets "Peggy Sue" on The Ed Sullivan Show <https://www.youtube.com/watch?v=_qQzuvfvBdE>

# 2) Peggy Sue Got Married - Buddy Holly & The Crickets

# <https://www.youtube.com/watch?v=RJ-rF6dhej8&feature=emb_logo>

# Linsay Alexander : Live at Rosa’s

Posted by [Robert Sacre](https://jazzaroundmag.com/?author=4) on 26 oct 2020 in [CHRONIQUES](https://jazzaroundmag.com/?cat=9)

[Delmark](https://delmark.com/product/862/) – Catalogue DE862



Alexander, un natif de Holly Springs dans le Mississippi (1942), arrivé à Chicago en 1963 après un séjour à Memphis, est un vieux routier du blues. Il a joué avec toutes les gloires du Chicago blues depuis le début des sixties : Buddy Guy, Byther Smith, Magic Slim, Eddie Clearwater, A.C.Reed et bien d’autres. Il leur rend hommage ici dans ce nouvel album enregistré en live et en 2 soirées au club Rosa’s, en mai 2019. Mais cet hommage concerne plus concrètement des légendes comme B.B. King *(« Please Love Me* » avec un Roosevelt Purifoy en grande forme aux keyboards) ou Freddie King (« *Have You Ever Loved A Woman* ? », une longue face slow de presque 9 minutes (1) où Linsay déploie un beau talent, tant de guitariste que de chanteur). Sont aussi à l’honneur Junior Wells (« *Ships on the Ocean* », encore une longue face en slow de plus de 8 minutes (1) avec de belles parties de guitare) ainsi que Benny Latimore (le bien chaloupé « *Somethin’ ‘Bout Cha* » riche en soul) etc.  Alexander veille aussi à mettre en valeur ses propres compositions, souvent des reprises d’albums précédents comme « *My Days Are So Long* », déjà sur un album de 2006, un bien rythmé *« I Got a Woman* » (rien à voir avec le tube de Ray Charles) repris d’un album de 2014, comme l’excellent « *Snowin’ in Chicago* ». Au rayon des compos personnelles, on retiendra aussi « *Goin’ Out Walkin* » et l’intense « *Going Back To My Old Time Used To Be* ».

1. c’est un défaut mineur inhérent aux séances « live », des morceaux sont très (parfois trop) longs car c’est ce que les spectateurs demandent, ayant les musiciens en visuel…

**Robert Sacre**

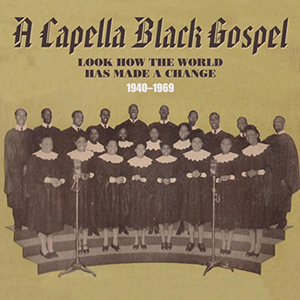
**Watch/ voir :**Linsey Alexander Band : Live from Rosa's Lounge - Stay-Home Series ; tout le concert/the whole concert (57’39) [**https://www.youtube.com/watch?time\_continue=2&v=-I3yN13paBk&feature=emb\_logo**](https://www.youtube.com/watch?time_continue=2&v=-I3yN13paBk&feature=emb_logo)

# 

# A Capella Black Gospel 1940 to 1969 : Look How The World Has Made A Change

Posted by [Robert Sacre](https://jazzaroundmag.com/?author=4) on 2 nov 2020 in [CHRONIQUES](https://jazzaroundmag.com/?cat=9)

[NarroWay](https://www.dustygroove.com/item/967244?kwfilter=Narroway&incl_oos=1&incl_cs=1&sort_order=artist) – Catalogue NarroWay PN-1605/1606/1607 (3 CD)



What A Time ! Historiquement, tout au long des 18ième et 19ième siècles, les instruments de musique n’étaient pas les bienvenus dans les églises noires, que ce soit dans l’Eglise Baptiste (rassemblant les plus pauvres d’entre eux, les esclaves puis les ouvriers) ou dans l’Eglise Méthodiste (ouverte aux classes moyennes noires plus favorisées). Les « spirituals » apparus dès 1800 se chantaient a cappella. De même les « negro spirituals » d’après 1865 (musique religieuse harmonisée par des chorales universitaires noires à l’attention d’auditoires blancs afin de récolter des fonds pour construire des bâtiments scolaires dans le Deep South, accompagnés parfois à l’harmonium ou au piano) ainsi que les « jubilee songs » pratiqués dès 1865 dans les églises populaires noires où régnaient les quartettes masculins, les chorales, les prêcheurs charismatiques, les solistes…. jusque dans les 2 premières décennies du 20ième siècle, voire après. La grande révolution arriva à la fin du 19ième siècle avec l’apparition de sectes pentecôtistes et sanctifiées dissidentes qui prônèrent l’utilisation des instruments de musique (guitares, basse, drums, piano, voire orchestres de jazz au complet avec cuivres) lors des services religieux. Mais les quartettes et groupes a cappella gardèrent une grande popularité jusque dans les années 60, en parallèle avec une popularité aussi généralisée pour les groupes s’accompagnant d’instruments, en ce compris les évangélistes itinérants (chant et guitares, etc.). Il y avait de la place pour tous dans le cœur et dans la faveur des populations noires US. Le chant a cappella est un exercice difficile et périlleux, il demande des heures de préparation et de répétitions. L’harmonisation des voix est loin d’être une sinécure. Il faut être super doué pour éviter cacophonie et dérapages vocaux, un coach est indispensable et l’histoire en a retenu le nom de pas mal d’entre eux comme Jimmy Ricks (ex-Birmingham Jubilee Singers et coach plus voix de basse des Golden Eagles, ici) ou Charles Bridges ici avec les Famous Blue Jay Singers of Alabama ou encore Rebert Harris (Soul Stirrers) et beaucoup d’autres… A remarquer que les femmes étaient sous-représentées dans ce domaine. Elles faisaient partie de chorales avec rarement le rôle de leader ou de soliste, réservé aux hommes (McNeil Choir, Luvenia Nash Singers,…) à l’exception du Camp Meeting Choir avec Sister Bernice Dotson en soliste (1946, Diamond Rec.). Par contre, recourant aux mêmes coaches que les hommes, elles étaient mieux représentées dans les quartettes comme Georgia Peach en leader des Reliable Jubilee Singers et présente ici dans les excellents « *I Don’t Know Why* » (1946, Apollo Rec.) et *« Give Me Strength Lord and I’ll Carry On*» (1946, Candy Rec.). A noter aussi les Keys of Heaven avec 2 chanteuses solistes hors normes qui se donnent la réponse, avec passion, dans *« Movin’ In* » et « *Something Within Me* » (1949, Regal Rec .) et encore les Elite Jewels, un all-female group de 6 chanteuses sous la direction de Etta Mae Hurd… Pour le reste, la sélection de groupes, chorales et solistes faite par Per Notini est exemplaire. C’est un festival d’excellents moments à passer avec les meilleurs représentants de ce style musical. Chacune des 84 faces mériterait des commentaires mais c’est impossible à faire dans ce cadre-ci. Ajoutons aussi que les notes très fouillées et instructives sont de Ray Templeton. Ces 84 faces ne sont pas agencées par ordre chronologique mais par ordre alphabétique. Le CD 1 rassemble des faces du Camp Meeting Choir jusqu’à celles des Heavenly Kings, là où le CD 2 fait place aux faces des Jubileers jusqu’à celles des Seven Stars Juniors, tandis que le CD 3 couvre le Silver Leaf Quartet of Florida jusqu’aux Wings Over Jordan Choir. Et c’est une excellente idée, cela permet d’alterner des faces plus anciennes (1940) avec des faces plus récentes (1969). Cerise sur le gâteau, beaucoup de faces n’ont jamais été rééditées auparavant…. A consommer sans modération.

# Robert Sacre

# Voir : LUVENIA NASH SINGERS "AMEN" & "ROCK-A MY SOUL" <https://www.youtube.com/watch?v=h_KMPzhnxck&feature=emb_logo>

# Weeds Like Us, un mémoire par Janiva Magness

Posted by [Robert Sacre](https://jazzaroundmag.com/?author=4) on 8 nov 2020 in [Pages Around](https://jazzaroundmag.com/?cat=106)



Janiva Magness © Robert Sacre

Janiva Magness insiste sur le fait que c’est un mémoire. Ce n’est pas une fiction ni une biographie mettant l’accent sur les bons moments d’une vie, les moments glorieux, les succès et quelques accidents de parcours. Et encore moins une autobiographie, car c’est avec l’aide de Gary Delsohn, un écrivain aguerri, qu’elle s’est lancée dans ce qu’elle appelle «my own chaotic history». Ses conseils lui ont été précieux pour mettre de l’ordre dans tout ce qu’elle avait à dire, … et elle dit tout : ses manques, ses défauts, ses dérapages, ses frustrations, ses erreurs, son calvaire et tout ce qui l’a poussée à essayer de se suicider à plusieurs reprises avant d’entamer une reconstruction par la musique. Une phrase résume bien sa galère, son voyage au bout de l’enfer : « violence, bullying, incest, addiction and alcoholism, rape, clinical depression, parental suicide… : tu fais la somme de tout cela et quand je me suis retrouvée fugueuse à 14 ans, j’étais de multiples façons à la fois hypnotisée par mon passé et prisonnière de lui …

Quand est venu le moment de raconter mon histoire, je me suis faite une promesse, celle de tout dire, en toute honnêteté, sans rien cacher : le bon, le mauvais et l’horrible (the good, the bad and the ugly). » Ce mémoire compte 261 pages réparties en 31 chapitres précédés d’une note de l’auteur (avertissement sur ce qui attend le lecteur) et d’une introduction qui raconte avec verve, humour et émotion la cérémonie des Blues Awards à Memphis en 2009, où elle a été nominée comme « B.B.King Entertainer Of The Year ». Elle est là, heureuse, en compagnie de sa fille Pearl (retrouvée en 1991) et, à sa grande surprise, c’est elle qui remporte le trophée remis en ses mains par B.B.King lui-même, assisté de Bonnie Raitt ! A la lecture, on partage son émotion, c’est un très beau texte, à lire absolument. La suite, en 31 chapitres, est beaucoup plus sombre, limite horrifique et ce n’est rien de le dire. Les 2 premiers tiers de ces chapitres rapportent une horrible et navrante descente aux enfers qui illustre la citation reprise ci-dessus « violence, bullying, rape… » Du suicide de ses parents aux déviances de ses 2 frères aînés, de ses nombreux passages de famille d’adoption à une autre et d’une école secondaire à l’autre, aux malheurs qui la frappent (drogues, alcoolisme, viol, dépression). De sa fugue à 14 ans à sa grossesse à 16 ans, suivie du placement de son bébé en famille d’adoption. Puis à ses tentatives de suicide, la vie n’épargnera pas Lisa Maria Magness qui, à 18 ans, va commencer par changer son prénom en Janiva (pour conjurer le mauvais sort ?). Et qui, contre toute attente, va apercevoir la sortie du tunnel via la musique. En particulier après un concert de Otis Rush à Minneapolis en 1971 et d’un autre de B.B.King, dans la même ville, la même année, qui lui donneront envie de se reconstruire dans le domaine du blues… Pourtant le chemin sera encore long avant de pouvoir concrétiser ce souhait.

Tout cela est raconté avec verve, en toute franchise et sans complexe. Et c’est un vrai plaisir de lecture malgré un contenu subversif, terrifiant même, et choquant pour les personnes sensibles et émotives (auxquelles on a envie de conseiller de s’abstenir de lire ce livre). Après avoir fait des dizaines de petits boulots en continuant sa vie de bâton de chaise et ses excès en tous genres, Janiva va trouver un poste dans un studio d’enregistrement à Saint Paul. On y découvre qu’elle a une voix remarquable. Elle entame une carrière de choriste, va s’installer à Phoenix, Arizona au début des années ’80 et y fonde son premier band. Puis elle gagne Los Angeles en 1988 et le succès commence à venir. Sa vie est néanmoins loin d’être devenue un long fleuve tranquille, avec une tendance morbide à se mettre en couple avec les mauvais partenaires, avec des épisodes de dépression et on en passe et des meilleures. Mais de fil en aiguille elle s’impose dans le monde du blues comme une chanteuse exceptionnelle avec des qualités de businesswoman qui lui permettront de contrôler sa carrière dans une jungle commerciale sans merci pour les faibles et les amateurs, d’enregistrer 14 albums et d’être sur le point de publier le 15ième (en septembre 2019). Toutes ces péripéties, plutôt heureuses, sont relatées dans le dernier tiers du mémoire, toujours avec autodérision, avec la même verve spirituelle, la même honnêteté (« Je foire encore plein de choses, personne n’est parfait ! ») et cela se lit comme un thriller. A noter vingt pages de photos (6 par pages en moyenne, quasi toutes en noir et blanc) : on voit toute la famille et Janiva, à divers moments de sa vie, des amis, des musiciens, etc… En fin de volume, il y a aussi une discographie complète : les 15 albums mais aussi ceux des musiciens qu’elle a accompagnés comme choriste (Kid Ramos, Doug McCloud, R.L. Burnside, Kirk Fletcher, etc ….).

Il y a aussi un curieux, inhabituel mais bienvenu post-scriptum intitulé « Suggest Soundtrack » que je trouve intéressant et original. A chaque chapitre est attribué une chanson (titre + interprète) qu’il est suggéré d’écouter tout en lisant le chapitre en question. Cela donne par exemple (entre autres) :  
Introduction : B.B.King and Bonnie Raitt (la récompense inattendue) : « Feeling Good » par Janiva Magness ;  
Chapitre 1 : Pixie Girl (l’orpheline) : « Sometimes I Feel Like a Motherless Child » par Odetta ;  
Chapitre 2 : Both Hellfire and Brimstone (une famille à problèmes) : « Born Under a Bad Sign » par Albert King ;  
Chapitre 9 : Otis Rush (LA révélation du blues pur et dur) : « Something’s Got A Hold On Me » par Etta James  
Etc… etc…

Et cela marche !

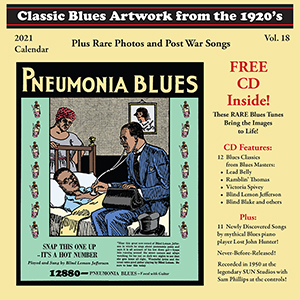
**Janiva Magness**  
**Weeds  Like  Us**  
[Fathead Records Publishing 2019](https://stores.portmerch.com/janivamagness/)

# Janiva Magness - PDX Blues Fest 2010 - I'm Feelin' Good <https://www.youtube.com/watch?v=YDMwd5fV2y0&feature=emb_logo>

# Blues Images Presents… 23 Classic Blues Songs From The 1920’s-1950’s, vol. 18

Posted by [Robert Sacre](https://jazzaroundmag.com/?author=4) on 9 nov 2020 in [CHRONIQUES](https://jazzaroundmag.com/?cat=9)

[Blues Images](https://bluesimages.com/) – Catalogue B.I.M. 118



Pour la 18ième année d’affilée, John Tefteller réédite son exploit : une fois de plus il propose un superbe calendrier 2021 (il est temps d’y penser les amis), en format 30cm/30cm avec des photos rares et des infos importantes de page en page. Un vrai collector, comme les 17 précédents. Il est accompagné d’un CD de 23 faces, 12 des années 20 et 30 et 11 gravées par Sam Phillips dans ses mythiques studios SUN de Memphis en 1950. Ces dernières sont au crédit du pianiste aveugle Lost John Hunter qui fut le premier musicien africain-américain à enregistrer pour Sun Records, avant Howlin Wolf, Joe Hill Louis et consorts. La première séance (pas de date précise, début 1950) a produit 11 faces destinées à la compagnie 4 Star Records (Pasadena, CA) qui n’ont pas été publiées. Elles viennent de refaire surface grâce à John Tefteller et elles ont été re-mastérisées. Une 2ième séance a été organisée en mai 1950, toujours dans les studios Sun et 4 faces ont été publiées sur 4 Stars Records (John Tefteller va continuer à éplucher les archives 4 Stars pour essayer de trouver d’autres faces inédites).



L’histoire de Hunter est fascinante, elle est racontée dans les pages d’introduction du calendrier. Hunter s’appelait en réalité Lindell Woodson, né aveugle en 1910. Il était le pianiste et l’organiste de la Church Of God In Christ à Memphis. Pour enregistrer de la «devil’s music» il a été amené à choisir un pseudonyme afin de ne pas se mettre à dos les membres de son église ! Il est accompagné par un groupe de copains, les Blind Bats, avec le guitariste Herman Green…..(suite dans l’intro du calendrier). Ajoutons quand même que Hunter est un pianiste énergique et virtuose qui se donne à fond dans des boogies comme « *Lost John’s Pinetop’s Boogie* » ou « *Boogie For My Baby* » (en solo, sans le band) comme ailleurs. Il est en outre doté d’une voix graveleuse et enfumée du plus bel effet partout et en particulier dans « *Miss Thelma Mae* » ou « *You Gotta Heart Of Stone* » et *« Mind Your Own Business* »… Pour ce qui concerne les faces des années 20 et 30, comme d’habitude elles proviennent des meilleures copies connues. Toutes ont été remastérisées avec soin , pas de grattements ou bruits annexes, un son parfaitement clair pour apprécier comme il se doit Peg Leg Howell dans « *Too Tight Blues* » (Atlanta 1927), Walter Roland dans « *Cold Blooded Murder* » (1935,New York) , Sonny Boy Williamson 1 (« *Good Morning School Girl* », Aurora, IL 1937) ou Blind Lemon Jefferson dans un morceau de circonstance, en période de pandémie de Covid 19, *« Pneumonia Blues* » ( 1929,Richmond, IN. La pub du disque fait la cover et du CD et du calendrier). N’oublions pas Bertha Henderson avec Blind Blake (1928), Buddy Moss (1935), Meade Lux Lewis (1927), Huddie Ledbetter (1935), Ramblin Thomas (1928), Blind Boy Fuller (1935), Rev. D.C.Rice & Congregation (1928) et, cerise sur le gâteau, Victoria Spivey dans un test pressing inédit, « *Witchcraft Blues* » ( Chicago 1937) gravé pour Halloween mais resté inédit. Album / calendrier incontournable….Un must !

# Robert Sacre

# Listen/écoute : Lost John Hunter Boogie For Me Baby <https://www.youtube.com/watch?v=cXGD-wXprpo&feature=emb_logo>

# Eastside Kings Festival, édition 2020

Posted by [Robert Sacre](https://jazzaroundmag.com/?author=4) on 14 nov 2020 in [SCENES](https://jazzaroundmag.com/?cat=11)



Photo Eddie Stout © Marcel Benedit

**Eddie Stout (label Dialtone) est un des organisateurs du Eastside Kings festival (Austin, Texas). Du fait de la pandémie, la 8ème édition s’est tenue de manière virtuelle. Celle-ci a été enregistrée et fait l’objet d’une superbe vidéo. Du pain béni pour tout amateur de blues…**

**Robert Sacre**

# Eastside Kings Festival 2020 , 51’26 <https://vimeo.com/455836725>

# Elder Charles E. Beck : Your Man Of Faith

Posted by [Robert Sacre](https://jazzaroundmag.com/?author=4) on 16 nov 2020 in [CHRONIQUES](https://jazzaroundmag.com/?cat=9)

[Gospel Friend](http://www.gospelfriend.se/news.html) – Catalogue PN-1515



Membre influent des Eglises Pentecôtistes et Sanctifiées, Elder Beck a mené une vie trépidante, riche et variée. C’est ce qui ressort des notes de pochette très fouillées que l’on doit à Opal Louis Nations, un grand spécialiste du Black Gospel. Elder Beck est né en mai 1902 à Mobile, Alabama. Ses parents étaient originaires de l’Afrique de l’Ouest ; il prétendait en avoir hérité des dons de guérisseur (healer) avec des résultats attestés par des témoins et/ou des bénéficiaires. Touche-à-tout, il acquit successivement la maîtrise d’une foule d’instruments (23 parait-il !), à commencer par le piano, puis la trompette, le saxophone, le Hammond B3, la basse, les drums, les bongos…et il passait fréquemment d’un instrument à un autre au cours du même morceau et lors de séances « live » dans son église, la Way Of The Cross C.O.G.I.C. à Buffalo, NY. Au piano, son modèle fut Arizona Dranes, la pianiste aveugle de Dallas, Texas qui introduisit les rythmes du ragtime dans son jeu. Beck s’en est inspiré comme on peut l’entendre dans plusieurs faces dont un *« If I Have To Run* » uptempo (gravé en solo, piano-chant, à New York en mai 1937 pour Decca). Avant cela, son premier job, il l’eut comme pianiste avec Elder Curry, pasteur de la Church of God in Christ à Jackson, MS, à la fin des années 20, avec des enregistrements pour la firme Okeh. Beck s’installa d’abord à Memphis puis, en 1937, à New York sous l’aile de Sweet Daddy Grace, un adepte des marching bands de New Orleans et y recourant dans ses services à la United House of Prayer à Harlem. C’est ainsi que Beck put commencer une carrière discographique en 1937 avec une version très personnelle du « *Precious Lord* » de Thomas Dorsey pour Decca Records, puis 2 faces encore en 1939. Peu d’activité à noter pendant la seconde guerre mondiale (studios fermés, arrêt de la production de disques) sauf son implication dans les mouvements pour les droits civiques des Noirs avec le Sénateur (noir) Adam Clayton Powell, ainsi que la main-mise sur des programmes radio réguliers sur WKBW (Buffalo) et WHAT (Philadelphie). Mais Beck revint en studio en 1946 et cette fois pour Eagle Records, avec une face emblématique, « *Blow Gabriel* ». C’est jazzy et bien enlevé. Beck y joue de la trompette en virtuose. On retiendra aussi un trépidant « *Delilah*». En 1948, Beck passa chez Gotham Records à Philadelphie et y grava une douzaine de faces dont le speedé *« There’s a Dead Cat on the Line* » où il parle, ironise, chante, prêche et joue de la basse acoustique, ainsi qu’un « *Didn’t it Rain* » endiablé (oops !) avec sa femme Bertha au piano et un superbe *« You Got to Move* » uptempo. En 1950, Beck passa chez King Records. Il y produisit un délirant « *Shouting with Elder Beck* » bien enlevé, un « *What Do You Think About Jesus* » mémorable avec piano, chorale et trompette. Tout cela parait assez sérieux alors qu’en fait Beck était un humoriste plaisantin maniant l’humour avec dextérité, avec sa voix gouailleuse et son ironie mordante comme dans les désopilants « *You Better Watch Your Close Friends* » ou mieux encore dans une histoire de rédemption « *Winehead Willie Put That Bottle Down* ». Il était aussi un anticonformiste féroce, préconisant l’importance prépondérante du rythme dans les chants d’église (trop souvent mornes et trop sages à son goût) ce que lui réalisait en incluant du swing et du jazz dans ses interprétations comme « *When* » ou « *Blow Gabriel* », « *I Got a Home in that Rock* » etc… frisant parfois la variété (« *If I Can Just Make It In* »,…) avec un sommet en juillet 1956 avec un « *Rock and Roll Sermon* » d’anthologie où il prêche de façon hystérique pour le R’ n R avec, en toile de fond, une guitare électrique d’enfer (sorry !) ; ce morceau allait en choquer plus d’un et la controverse de s’emballer dans toutes les congrégations. Mais Beck n’en eut cure, sa célébrité en sortant intacte. Peu après, il enregistra tout un album avec des guests pour Folkways Records, dans son église. Il est mort en septembre 1966 à Buffalo, NY.

**Robert Sacre**

# A voir et écouter: Elder Charles Beck - Rock and Roll Sermon (Raw Gospel) <https://www.youtube.com/watch?v=R1jI-3VreaY&feature=emb_logo>